



L'anachronique du flâneur N° 3

Par Marc Albert-Levin

Cher lecteur, chère lectrice de Saisons de Culture ...

Pardon d'avoir tant flâné sans trouver plus tôt le temps de vous écrire. J'aimerais vous faire croire que si j'ai fait ma chronique de novembre en décembre, c'est parce que novembre rime avec décembre, et que je les ai confondus. « *C'est un peu tiré par les cheveubres* », a dit mon frère Ilan, en levant un sourcil désapprobateur, quand je lui ai annoncé que j'avais l'intention de commencer mon anachronique avec cette rime pour seule excuse. « Tiré par les cheveubres » ? Je n'avais encore jamais entendu cette expression. Je connaissais « *fier comme un petit banc* », pour « fier comme Artaban » ; ne connaître quelqu'un « *ni des lèvres ni des dents* », pour « ni d'Eve ni d'Adam » – comme le titre du roman d'Amélie Nothomb dont je vous ai parlé en octobre, et dont je continue à me régaler par petites doses.



Surtout parce qu'il contient, vers la fin, ce magnifique éloge de la fuite : « *On devrait toujours avoir*

quelque chose à fuir pour cultiver en soi cette possibilité merveilleuse [l'expérience physique de la liberté]... La bonne nouvelle, c'est que l'on peut échapper à soi-même... On peut se semer comme on sèmerait des poursuivants. »

Je me suis emparé d'un petit livre d'elle de 130 pages paru en décembre 2012, vendu dans un supermarché ! Il s'intitule « Tuer le Père » et son portrait de petit Pierrot lunaire, noir sur fond rouge, ressemble à un pochoir de MissTic.

Mais pour échapper à la fuite dans les idées qui me guette et revenir à la logique de nos moutons : Le problème, dans les flâneries anachroniques, c'est que de nouveaux événements ne cessent de vouloir vous faire croire qu'ils sont plus importants que les anciens ; que les plus récents souvenirs, dans votre mémoire, ont tendance à recouvrir les notes gribouillées, accumulées près de l'ordinateur et toujours pas déchiffrées.

Un musée pour la Palestine à Jérusalem



Ramallah. Au centre, un portrait de Mahmoud Darwich par Ernest Pignon Ernest.

Pour commencer cette tâche archéologique, je voudrais vous parler d'une exposition intitulée «Palestine Œuvres choisies» qui s'est tenue du 29 septembre au 12 décembre 2012 à la Galerie Municipale Julio Gonzales, 21 av. Paul-Doumer, 94110, à Arcueil et qui m'a beaucoup impressionné

Une photographie d'Ernest Pignon-Ernest a servi d'affiche à l'exposition. Sur le mur, au fond, on aperçoit une sérigraphie qu'il a faite, portrait du grand poète palestinien Mahmoud Darwich (1941-2008), dont le traducteur, Elias Sanbar, délégué permanent de la Palestine auprès de l'Unesco, était présent le jour du vernissage. 28 artistes et non des moindres, (Pat Andrea, Marc Brusse, Marinette et Henri Cueco, Robert Doisneau, Erro, Julio Le Parc, Jean Legac, Antonio Ségui, Jacques Tardi, Hervé Télémaque, Vladimir Velickovic et Jan Voss pour ne nommer qu'eux) manifestaient – par le don symbolique d'une œuvre pour un futur musée de la Palestine – leur horreur de la guerre comme moyen de résoudre les conflits politiques. En attendant qu'un tel musée puisse voir le jour à Jérusalem, et que les voix de la culture et de la paix soient plus fortes que celles de la guerre, les œuvres seront conservées dans un musée français.

Avant de repartir dans de nouvelles ou anciennes pérégrinations parisiennes, je voudrais vous parler de trois livres trop lourds pour être transportés tous les trois dans ma sacoche (ils pèsent près de deux kilos chacun) mais dont j'aimerais partager le contenu avec vous.

Le premier est la monographie d'un artiste parisien, du nom de Max Wechsler. Une grande amie photographe allemande, Cordula Treml, m'a conduit il y a quelques mois dans son atelier, près de la Bastille.



Max Wechsler et sa galeriste et biographe Ruth Martius

J'avais eu le grand plaisir de préfacier la toute première exposition de photographies de Cordula Treml à La Lucarne des Ecrivains en 2009, des acteurs de théâtre dans leur loge « Avant la scène ». Ce jour-là, envoyée par l'Institut Goethe qui, pour faire écho aux célébrations du cinquantième du Traité de l'amitié franco-allemande de l'Elysée, lui a commandé une série de portraits de couples franco-allemands, elle m'a conduit dans l'atelier spacieux et lumineux de Max Wechsler, près de la Bastille. Nous y attendait un couple franco-allemand ou plutôt, dans le cas de Ruth et de Max, un peintre et son marchand unis par une indéfectible complicité artistique.

Un peintre, Wechsler ? Un peintre sans peinture alors, mais qui vous entraîne dans un monde visuel n'appartenant qu'à lui.

C'est un artiste dont la technique originale, rigoureuse, minutieuse et compulsive, consiste, en partant de textes imprimés en petites lettres, à les changer, par la photocopie, le découpage et le collage, en de vastes plages presque monochromes jouant finement avec la lumière, de la blancheur irradiée jusqu'au presque total *black out*.

J'ai voulu poser quelques questions à cet homme discret, secret mais résolu.

(Nous sommes entourés d'une bonne vingtaine de toiles de grand formats rectangulaires, parfois jusqu'à deux mètres sur trois. Et le sol est jonché de fines lanières de papier imprimé, comme de fins rubans de papier journal, résidus du travail présenté sur les murs.)

Marc Albert-Levin. Combien de temps vous faut-il pour réaliser d'aussi grands formats ?

Max Wechsler. Pas beaucoup ... c'est la conception qui prend du temps, c'est-à-dire le temps de fabriquer un module qui ait cette lumière-là, cette couleur-là. Cela n'a pas besoin d'être plus grand qu'une feuille de papier A4, mais elle sera multipliée, tout en gardant sa lumière, la lumière de la première feuille... Je veux faire dialoguer deux surfaces, je recherche une complémentarité visuelle et émotionnelle...

M. A.-L. Comment êtes-vous arrivé à ce langage ?

Max Wechsler. J'ai commencé à peindre comme tout un chacun. J'ai commencé par le portrait, le paysage, la nature morte, et ensuite je suis allé vers l'abstraction, en passant un peu par le surréalisme. Puis pendant 25 ans, j'ai arrêté de peindre. J'ai laissé le temps à la réflexion.

Ensuite, je suis tombé sur le caractère, la lettre. L'importance de la lettre, en soi, est inimaginable. Elle joue un rôle constant dans notre existence (lettre d'amour, essai philosophique). On a besoin de la lettre partout, pour la mémoire, pour conserver, pour faire avancer la science.

M. A.-L. Mais comment êtes-vous arrivé à ce style si particulier ?

Max Wechsler. Il se trouve que j'avais travaillé aussi comme maquettiste (dans une maison d'édition et dans la presse). Je devais donc forcément manipuler des lettres pour les titres, pour la mise en page. Cela m'a familiarisé avec la lettre et m'a rendu très sensible à la composition des choses. J'ai vu que la typographie est quelque-chose de vivant. Elle peut respirer d'une façon étonnante... Elle peut donner un autre sens, une autre allure à la page, et raconter quelque chose de plus fort que ce que disent les mots.

M. A.-L. Un événement spécifique vous a mis sur la voie ?

Max Wechsler. Oui. Le détonateur, le déclencheur s'est produit un jour à la campagne. Nous avions une cheminée et il fallait faire du feu. Nous avions beaucoup de papier, du bois et des déchets. Et il y avait des récipients métalliques dans lesquels nous pressions du papier pour en faire des briques. Nous trempions le papier dans l'eau, puis nous laissions sécher.

M. A.-L. Comme dans la technique du papier mâché ?

Max Wechsler. Exactement. (*Il a sorti une de ces briques rectangulaires de papier séché*) En voyant ça, je me suis dit :

c'est comme ça que je veux peindre, c'est ça que je veux faire ! Mais comment vais-je faire... ?

Il y a eu une évolution, un renouvellement... les différentes phases se sont enchaînées tout naturellement.

M. A.-L. Et vous savez où cela vous mènera ?

Max Wechsler. Je me pose souvent la question : « Quand est-ce que cela va s'arrêter ? » Avec les 26 lettres de l'alphabet que j'ai décidé de prendre comme support pour exprimer une émotion, quelque chose d'indéfinissable, je ne sais pas, je peux indéfiniment travailler, faire des choses à l'infini. Ce n'est pas l'absence d'idées qui va m'arrêter, cela ne s'arrêtera qu'avec l'arrêt de ma vie !

M. A.-L. Vous serait-il possible un jour de faire marche arrière et de reconstituer des mots ?

Max Wechsler : Non. Mon but est de donner un autre sens, de faire le contraire justement... les mots, je n'ai ni besoin de les abolir ni de les reconstruire. Mon travail est autre.

M. A.-L. Comment avez-vous ressenti le retour en Allemagne, ce pays où vous êtes né et que vous avez quitté très jeune dans des circonstances dramatiques ...?

Max Wechsler : Aucune angoisse, mais au contraire une émotion profonde. J'ai trouvé un tel réconfort auprès de gens qui sont devenus mes amis en Allemagne ! Le climat culturel est différent. J'ai trouvé une maturité artistique, politique, humaine différente de celle d'ici à Paris. Et cela m'a aidé à rêver et à être présent... Ruth a vraiment fait un travail de

conviction, de compréhension et de promotion de mon travail qui me touche énormément.

Marc Albert- Levin. J'étais pour ma part très content de la découverte de cet étonnant « homme de lettres ». Et comme toujours lorsque quelque chose m'intéresse, j'en ai parlé à mon ami le poète Zéglobo Zéraphim.

Il s'est exclamé :

« Mais je le connais, ton Wechsler !

C'est ce qui m'énerve chez Zéraphim, à l'entendre il connaît toujours tout et tout le monde.

– Il a même fait réapparaître dans un de ses tableaux la lettre E que Georges Perec avait totalement fait disparaître dans son roman « La Disparition » !

Il est difficile d'arrêter Zéraphim une fois qu'il est parti. Je sais par expérience mieux vaut l'écouter sans rien dire si l'on veut qu'à un moment donné, il s'arrête. Il a donc poursuivi :

– Arraché au Berlin et à la langue allemande de son enfance par les horreurs de la prétendue « Dernière Guerre », il a voulu construire une langue universelle, une langue sans messages, encore plus utopique que l'Espéranto ! C'est bien par réaction contre les idéologies qui avaient présidé au massacre systématique que s'est développée une vague d'art abstrait dans l'immédiat après-guerre et qui s'est poursuivie jusque dans les années soixante-dix. Les messages et la figuration sont depuis largement revenus. Mais par une technique qu'il a inventée Wechsler rejoint une des tendances les plus pures de la peinture contemporaine. Il aboutit à une sorte d'écriture illisible qui rejoint la démarche d'un grand peintre de la Côte Ouest des Etats-Unis, Marc Tobey. Comme Tobey dans ses « écritures blanches » qui fascinaient le

musicien John Cage, Max Wechsler ne veut inscrire dans ses tableaux que la vibration ténue de la lumière et la douceur sereine du silence. »



Détail de la couverture d'un livre consacré à Max Wechsler, édité par Ruth Martius (216 pages avec 150 reproductions, 25 x 30 cm.) Publié par jovis books www.jovis.de



Ah, Zéraphim m'étonnera toujours ! Il est revenu hier du Palais de Tokyo qu'il avait visité avec Cordula Treml. Il avait re-photographié la photo de Pierre Restany accrochée très haut à l'entrée du Musée d'Art Moderne, Avenue du Président Wilson. Restany, sur cette photo, n'est plus le jeune fonctionnaire imberbe qu'il était à ses débuts dans la critique d'art. Il est devenu une sorte de prophète barbu, chantre de « L'autre face de l'art », grand catalyseur du Nouveau Réalisme. Lui qui organisait à la fin des années soixante à Rio des sortes de visites guidées au cours desquelles il promenait des amateurs d'art richissimes pour les « sensibiliser à l'espace urbain », il semble trôner sur le sous-sol du Palais de Tokyo, en pleine rénovation. Zéraphim en a ramené ce collage que vous voyez plus haut.

Je lui ai dit : « La photo de Restany, je comprends. Mais pourquoi la moustache de Dali ? »

Il m'a répondu :

- Parce que Dali est partout, ces jours-ci, et pas seulement au Centre Pompidou. Il est aussi à l'Espace Montmartre et me poursuit dans le métro avec sa moustache en accroche-cœur et son affirmation outreucidante « le Surréalisme, c'est moi ».

Une fois encore, il a raison. Cet engouement médiatique pour le Grand Paranoïaque, ce pionnier dans l'art de faire parler de lui, fera-t-il lire ou relire le meilleur livre de Catherine Millet, « Dali et moi ? » Je le souhaite, parce que ce livre a le grand mérite de rappeler que Dali fut aussi un écrivain. Elle donne à lire Dali et le délire de Dali est un régal.

— Tu me rappelles « Dali/Gala », la belle chanson de Nougaro, a dit Zéraphim. Et il s'est mis à fredonner :

*Elle était au bras d'un ami
Qui tout de suite s'exila
Mais pourquoi pas quelques dégâts
Quand l'évidence resplendit
"Je veux Gala" se dit Dali
Gala se dit : "J'aime ce gars-là "
Le coup de foudre retentit
De Cadaquès à Figueras
GalaDaliDaliGala
DaliGalaGalaDali*

Le deuxième livre de poids – pas loin de deux kilos lui aussi – dont je voulais vous parler est précisément le catalogue de l'exposition Dali au Centre Pompidou. Mais si je n'arrête pas ici cette interminable chronique du flâneur, je cours le risque que vous me trouviez vraiment lourd et barbant !

(A suivre)

Marc Albert-Levin